

Agamemnon Théâtre Garonne

En quête de Quelque part

Publié le 09 Janvier 2011

Disons les choses : en général, je n'aime guère Rodrigo Garcia. Tout en reconnaissant que les urgences qui portent sa plume sont bien réelles et finalement assez rarement portées à la scène. Ce qui me retient à la porte de ses pièces, ce n'est donc pas le sujet qu'il se donne – je dis bien *le* sujet, car toute son œuvre tourne autour de l'aliénation sociale, d'un monde vendu à l'acte consumériste – ce n'est pas ce thème d'importance : c'est l'exécution. Le trop de discours, le trop de "direct" dans ses attaques, l'usage et abus du spectaculaire. Quelque chose, enfin, de trop donné, un prends-ça-dans-la-gueule qui laisse le spectateur hébété dans sa torgnole théâtrale, pleinement réceptif certes, mais plutôt passif.

Pourquoi, dès lors, pourquoi suis-je donc sortie ravie de cet *Agamemnon* porté par Catherine Froment ? Une sacrée mise en scène, une fichue comédienne (on le savait déjà), et un texte dont la première moitié m'a fait réviser le jugement ci-dessus. Alors allons-y : analyse d'une très bonne surprise, donnée au Théâtre Garonne dans le cadre d'*In Extremis #7*.

Descendants d'Agamemnon

La pièce est écrite pour un homme, mais dame Froment ne laissera pas un instant regretter une éventuelle exigence de virilité. De toute façon, le personnage qui se démène sous les yeux ébahis des spectateurs n'est au départ qu'une triste parodie de puissance, un pitoyable tyran à la petite semaine. Ce devrait être un père de famille, ce sera donc ici une *mater familias*. "Quand je suis rentrée des courses, j'ai flanqué une raclée à mon fils" : dès la première réplique le ton est donné.

Remplir le frigo, voilà bien un tracas que les animaux sociaux ont en commun, bien qu'une infime partie d'entre eux s'épargne les grandes surfaces. Rodrigo Garcia s'empare de ce lieu et de cet instant phares dans le rythme vital de notre société, avec la truculente loupe qui peut être la sienne : ce ne sont plus des courses, c'est une expédition, un challenge. Remplir le frigo et les placards pour un mois, voilà le défi : trois chariots au lieu d'un et une véritable hargne à consommer en masse. Vient ensuite le moment de mesurer toute l'étendue du désastre : les redoutables erreurs d'étiquette, de goût, de quantité, de taille. C'est à faire dégoupiller.

La *mater familias* rentre chez elle et saute sur la première catharsis venue, la catharsis du faible : baffes, beignes, branlée et raclée à l'enfant et au conjoint. Fin du premier acte de cette tragédie mercantiliste : en Iphigénie moderne, l'enfant d'Agamemnon est sacrifié sur l'autel de la consommation.

"Vous allez voir ce que vous allez voir..."

On s'arrache, bordel de merde ! Après les torgnoles, la virée en famille. Encore un autre instant phare : la nécessité "d'aller quelque part". Non : l'illusion d'aller quelque part, alors que le troupeau humain se déplace toujours en terrains connus – restaurants, boîtes de nuit... Nul Quelque part digne de ce nom. Et l'on s'engouffre avec la comédienne dans cette urgence, dans cette colère qui la prend à l'idée qu'il soit si difficile, finalement, de rompre toutes les amarres des habitudes quotidiennes pour s'évader et découvrir d'autres horizons. Sortir d'une routine prédéterminée par des forces sociales qui nous dépassent.

A ce point-là du spectacle, on a déjà bouclé une sacrée boucle. Pourtant l'auteur ne s'arrête pas : dommage. Dommage que le texte ne s'autorise pas de finir sur cette

Critique

Pranché dans la



acmé. Dommage qu'il entreprenne ensuite directement de dénoncer ce que l'on avait déjà compris, l'arrière-plan politique en somme, et qu'il bascule finalement dans ces discours frontaux où même les paraboles sont annulées par leurs explications : génie de cette écriture pour certains, un travers selon moi. Affaire de goût, de conception de l'art aussi sans doute : dans la large palette des voies de signification, quelles formes peut prendre le texte théâtral pour dénoncer ? Car il le doit, assurément.

"Je crois qu'aujourd'hui tout le monde va avoir sa baffe"

Bref, un étrange texte à deux volets, s'achevant sur un coup de gueule collectif sur fond de ketchup et d'œufs écrasés. Si l'on peut y trouver à redire, la mise en scène et l'interprétation sont indubitablement là pour effectuer les coutures nécessaires, déplacer le spectateur sur ce terrain accidenté qu'est le texte de Garcia. C'est encore là ce qui mérite le plus d'attention.

Une admirable provocation dans la seule organisation de la salle : les gradins resteront vides de spectateurs, lesquels se trouvent saucissonnés sur le plateau même, collés les uns aux autres sur des bancs qui délimitent un petit ring. Tout autour, le vide de la salle, que l'on perçoit très nettement, les lumières restant allumées. L'insolite de cette configuration est renforcé par le jeu de la comédienne, qui déambule en bordure du ring, et passe donc l'essentiel du spectacle *hors de la zone de jeu*. C'est tout bonnement génial. N'était Catherine Froment, ce serait également un désastre : imaginez le charme qu'il faut pour habiter par sa seule présence une vaste salle, coulisses et gradins compris (voire espace extérieur), tandis que les spectateurs restent voués à tordre le cou ou à s'observer en chiens de faïence... Eh bien elle le tient, et plutôt deux fois qu'une.

Le rapport spectacle-spectateur s'en trouve inversé avec le plus grand naturel, d'un bout à l'autre de la représentation, sans ces marqueurs faciles que sont les brusques lumières-public ou adresses à l'auditoire. Les rares passages où la comédienne occupe le ring n'en prennent que plus de force, et d'ailleurs le ton est donné d'entrée avec le jet de quelques pétards : la scène est une zone piégée. Le peu de choses qui s'y déroulent intègrent impitoyablement le spectateur, voué à accueillir la comédienne à moitié nue sur ses cuisses, à acquiescer sous sa parole adressée, à éviter diverses giclures. Quitte à assumer cette revanche de la matière alimentaire qui est propre à Garcia, cette configuration est tout à fait appropriée.

En bref, ce que cela donne : une très sensée et surtout très dynamique contradiction entre le vaste espace vide autour des spectateurs, et cette intimité à laquelle ils sont forcés dans le petit espace qui leur est dévolu. La mise en scène réussit à faire passer le public pour le dindon de la farce sociale, ce qui est souvent tenté mais rarement réussi. Encore une fois, la comédienne y est pour beaucoup : une bombe à retardement que cette Froment, que l'on sent toujours prête à exploser, qui menace la tranquillité de chacun par son énergie et son imprévisibilité.

On rit beaucoup, et en riant on creuse son propre trou : celui où ce texte féroce nous invite sournoisement à tomber. ||

Manon Ona